

Petite revue de philosophie

Pour un pacifisme viscéral

Pierre Bertrand

Volume 6, numéro 1, automne 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105403ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105403ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, P. (1984). Pour un pacifisme viscéral. *Petite revue de philosophie*, 6(1), 123–128. <https://doi.org/10.7202/1105403ar>

Pour un pacifisme viscéral

Pierre Bertrand

*Professeur au département de philosophie
du CÉGEP Édouard-Montpetit*

Jamais auparavant l'humanité n'avait eu à faire face à un danger aussi grand de destruction massive et instantanée. Voilà un fait. Et ce fait dénote une grande insensibilité face à la vie, au point de jouer celle-ci comme s'il s'agissait d'une partie de poker. La vie est un tout. On commence par ne pas respecter la vie des animaux. On tue ceux-ci pour le plaisir, pour se nourrir, par indifférence. La mort d'un animal ne compte pour rien, elle ne suscite pas la plus petite réaction. On faisait exploser une bombe atomique sur une île du Pacifique sans se soucier de tous les oiseaux, poissons, et autres animaux tués dans une telle expérience. C'était comme si rien ne s'était passé. Mais lorsqu'on est aussi peu respectueux de la vie des animaux, le prochain pas est que cette insensibilité s'exerce également vis-à-vis de la vie humaine. Et c'est d'ores et déjà ce qui se passe. Et il faut dire que cette insensibilité ne date pas d'hier. On décime des populations, on tue son ennemi comme s'il s'agissait d'une bête, justement. Sa vie ne vaut guère plus que celle d'une bête qu'on assassine et qu'on exhibe à l'étal du boucher. Il n'y a donc aucun respect

pour la vie humaine. On assassine, on torture, on affame dans l'indifférence générale. Tant qu'on n'est pas soi-même directement affecté, cela ne nous touche pas beaucoup. Que crèvent les Noirs et les Asiatiques, tant que nous, hommes blancs, ne sommes pas touchés, c'est tout ce qui importe. Mais voilà, nous allons être touchés, que nous le voulions ou non. Nous ne pourrons pas plus longtemps tirer notre épingle du jeu. Une guerre nucléaire ne fait pas de distinction de race ou de fortune. Telle est sa Justice terrible. Une bombe atomique va tomber sur la tête des populations vaquant comme à l'accoutumée à leurs affaires, et ce ne sera même pas la panique, pas de consternation générale, on n'aura pas le temps de comprendre ce qui arrive, ce sera l'éclair de feu instantané, «jaillissant d'un point du ciel pour resplendir jusqu'à l'autre», l'apocalypse telle qu'annoncée par les anciens.

Que pouvons-nous faire? Y a-t-il quelque chose à faire? Car ce qui se passe maintenant, la situation actuelle dans laquelle nous nous trouvons n'est pas le fruit du hasard. Cela correspond à une attitude profonde de l'être humain face à la vie. Nietzsche diagnostiquait une décadence ou une dégénérescence de l'être humain. Il disait que l'être humain était littéralement fasciné par le néant, la mort, la disparition. Il interprétait d'ailleurs tout le christianisme et l'insistance qu'il met sur la vie *après* la mort, l'au-delà comme symptôme de cette fascination par le néant et de négation de l'existence terrestre, de la vie ici-bas. De même aux yeux de Nietzsche, en ce qui concerne l'importance accordée à l'âme *contre* le corps. On dirait que le monde moderne s'est chargé de donner raison à Nietzsche. Cette fascination par la mort est en passe de devenir un fait réel et plus du tout symbolique comme elle le restait encore avec le christianisme. Le champignon nucléaire est le fruit ultime de cette «volonté de néant» que Nietzsche décelait dès les débuts de l'humanité.

Alors que reste-t-il à faire? Effectuer un dernier pas de danse afin de mourir en beauté? Peu importe à quoi tout cela aboutit, il y a à affirmer la vie contre cette volonté d'abolition. Et concrètement, cela veut dire ne pas jouer le jeu de cette course à la mort. *Ne pas jouer le jeu*. Aller contre le courant, même si cela va à l'encontre de la Raison et fait se récrier les bien-pensants et autres analystes professionnels. Ne pas jouer le jeu de la confrontation. Refuser de considérer l'ennemi, les Russes comme des monstres, mais tenter, malgré tout, de briser l'impasse, d'effectuer une percée à travers cette logique trop rationnelle (ou trop irrationnelle) de la confrontation.

Il faut bien comprendre que la situation actuelle n'est pas seulement dangereuse dans le cas d'une conflagration effective. Mais qu'elle est dangereuse de par le climat de peur qu'elle crée. Sont diffusés de plus en plus les faits, les images entourant les deux bombes atomiques qui ont tombé sur le Japon mettant fin à la dernière guerre mondiale. On connaît ces images à peine supportables. Des êtres humains brûlés vifs, en voie de mort lente, ayant perdu toute humanité à part la faculté de souffrir. Cette faculté de souffrir qui met tous les êtres vivants sur un même pied. On sait aussi que les villes détruites n'étaient plus que ruines grises et sans vie, atmosphère létale et cancérogène, la terre ayant perdu toute sa beauté pour donner place à ce paysage de pure désolation. On connaît tout cela. Et on sait que c'est ce qui peut nous arriver demain, avec une vitesse telle *qu'on n'aura pas le temps de nous retourner*. Et cette conscience de plus en plus répandue produit bien souvent comme effet une espèce de paralysie, de sentiment d'impuissance. C'est une menace qui plane sur nos têtes et qui, en tant que telle, même si elle n'est pas mise à exécution, peut réussir à faire marcher au pas les populations. Toutes les populations sont désormais prises en otage. Buckminster Fuller comparait la terre à

un «vaisseau spatial». Comme un Boeing peut être pris en otage, c'est toute la terre qui est tombée entre les mains de terroristes que sont devenus, pour leurs propres populations et le reste du monde, les deux Super-Grands. Il s'agit d'un «détournement» du vaisseau spatial «terre» vers une destination d'où on ne revient pas.

Prenant conscience de tout cela, il y a moyen de dire *non*. De dire et de *faire* non. D'être des pacifistes viscéraux, c'est-à-dire pour qui la paix devient la chose la plus essentielle, une paix en profondeur, non pas celle de la «coexistence pacifique» qui n'est qu'une absence de guerre, mais une paix tout à fait positive qui correspond à un nouvel état d'esprit, une autre manière de vivre, un autre mode de vie qui soit à inventer à tous les instants. Et pour ce faire, aussi impossible que cela puisse paraître, il faut que chacun aille très profondément en lui-même afin de comprendre la source de la violence telle qu'elle est, afin de surmonter celle-ci et faire en sorte qu'elle ne donne pas lieu à tout ce à quoi on assiste actuellement dans le monde. Utopique? Peut-être bien, mais la seule solution tout de même.

* N.D.R. Une première version de ce texte est parue dans *Le Soleil*, 29 déc. 1983, sous le titre «Ne pas jouer le jeu».